

La simplicité de son mécanisme rend le tirage plus facile. Une paire de chevaux ordinaires peut la trainer longtemps sans plus de fatigue que pour un travail ordinaire. Ils peuvent couper, toute la journée, au moins un arpent à l'heure ou quinze arpents par jour. Mais c'est à la condition que le terrain n'aura pas de roches, surtout si elles sont petites. Car dans ce cas, celles-ci s'introduisent entre les pointes qui servent de défenses à la faux. La machine n'est pas venue seule de Montréal. Un agriculteur fort habile, cédant aux pressantes sollicitations de ses amis, est venu la mettre en opération en présence d'un grand nombre de cultivateurs, désireux de voir par eux-mêmes ce qu'un pareil instrument peut faire. Malheureusement l'époque avancée où l'exhibition a eu lieu (le 13 septembre), n'avait pas permis de tenir en réserve une prairie et quelques pièces de grain, en bonne condition.

Néanmoins l'essai a été des plus satisfaisants, eu égard à l'état du foin et du grain. L'avoine de la pièce réservée pour l'expérience était courte, claire et cassée. De même, le foin des deux prairies où la machine a opéré était court et peu fourni, à cause d'une couche épaisse de mousse. Dans l'une de ces prairies le sol était très inégal, et offrait même des pentes rapides qui exposaient à chaque instant la machine à verser. Malgré tous ces désavantages, le couteau a passé partout. Cette épreuve a donc été concluante pour tous ceux qui en ont été témoins. Cette machine a été achetée sur le champ. Plusieurs cultivateurs se proposent bien d'en acheter une semblable l'été prochain.

Notre société d'agriculture, qui a fait les transports a donc lieu de se réjouir de la voir introduite dans ce comté. C'est un nouvel élément de progrès. La main-d'œuvre est si cher, et la saison des travaux si courte, surtout en bas de Québec, que le plus grand service que l'on puisse rendre à nos cultivateurs, est de leur fournir les moyens de faire leurs travaux plus vite et à meilleur marché. Il faut seulement pour cela, qu'ils se décident à avancer quelque argent ; mais s'ils veulent être de bon compte, ils conriendront sans peine que cet argent est bientôt remboursé.

## HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Nous n'avons jamais caché la vérité à nos lecteurs, quand nous avons cru de leurs intérêts de la faire connaître. Nous nous sommes même exposé quelquefois à froisser leurs sentiments les plus chers. A l'exemple du médecin qui veut sauver son patient à tout prix, nous avons parfois appliqué le fer rouge sur des plaies vives et saignantes. Nous ne nous départirons jamais de cette ligne de conduite ; car c'est la seule que nous dictent notre conscience et l'ainour que nous nourrissons dans notre cœur pour nos compatriotes. Aujourd'hui encore, nous avons de graves reproches à adresser à plusieurs d'entre les habitants de la campagne, mais nous désirons y mettre beaucoup de ménagement ; cependant nous montrerons la vérité dans tout son jour.

Quel est le sujet presque exclusif de toutes les conversations depuis quinze jours et plus ? Quelles sont les premières paroles que l'on s'adresse en s'abordant, en entrant ou chez un voisin ou chez un ami ? " Bon Dieu, quel temps ! — quel temps épouvantable ! — tout va périr ! " Les journaux, de bonne foi sans doute, entendant sans cesse ces plaintes, ces lamentations, se font leur écho et répètent en termes plaintifs : " Hélas !

la récolte de cette année est entièrement perdue ! — Le foin, les céréales, les patates, tout est gâté par les pluies presque continuelles et abondantes que nous avons depuis deux mois ! " Et ils ajoutent avec désespoir : " Point d'ouvrage dans les villes ni dans les grands centres, point de récoltes dans les campagnes ; quelle perspective pour l'hiver prochain ! " — Les ouvriers, les journaliers entendant ce lugubre langage, recueillent les quelques sols qui leur restent, vendent, en les sacrifiant, une partie de leurs effets et prennent le chemin des Etats en toute hâte. — Et peut-on raisonnablement les blâmer en présence de l'avenir que la presse ouvre devant eux ? Non, sans doute, puisqu'ils croient suivre la route que la prudence leur trace.

Par une inconséquence que nous ne pouvons expliquer, les mêmes journaux dans un numéro subséquent, et quelquefois dans le même numéro qui prêche famine, se trouve un article bien pensé, dicté par le sentiment d'un pur patriotisme sur les suites déplorables de l'émigration ; on fait une peinture saisissante et touchante des déceptions qui attendent nos frères sur la terre étrangère ; on dit bien haut que là, ils sont exposés à perdre leurs mœurs, leur foi et aussi leur santé. " Voilà sans doute qui est bel et bien. Mais aussi, pourquoi les force-t-on à prendre le chemin de l'exil, en leur représentant le Canada comme un pays couvert de ruines, et qui, dans quelques semaines refusera toute nourriture à ses enfants ? On commence par les lancer sur une pente glissante et puis quand on les voit glisser avec une telle rapidité qu'ils ne peuvent plus s'arrêter dans leur course, on leur crie : " Revenez, revenez vers nous, vous ne trouverez pas dans les lieux vers lesquels vous vous dirigez, le pain et les vêtements qui vous sont nécessaires, ainsi qu'à votre famille ; au contraire, vous n'y rencontrerez que le mauvais exemple sous toutes ses formes, qu'un travail dur et pénible, mal payé ; vous passerez vos jours dans des ateliers, des manufactures où l'on ne respire qu'un air malsain et malséabonde, vous y contracterez toutes sortes de maladies, etc. — Oui, revenez vers nous. " Et quelle réponse reçoivent-ils ? " Merci de vos bonnes paroles, mais il est trop tard, et si nous sommes malheureux, nous vous devons en partie notre malheur ! "

Maintenant, avec toute la réflexion dont nous sommes capable, envisageons notre position ; essayons de dégager la vérité de l'erreur, et voyons ce qu'il faut croire, ce qu'il faut rejeter et ce qu'il faut blâmer.

Ces plaintes qui s'échappent de toutes les bouches, sont-elles fondées sur la vérité, — sont-elles justes, — sont-elles chrétiennes ? Voilà autant de questions que nous allons essayer de résoudre :

D'abord ces plaintes sont-elles fondées sur la vérité ? — Oui et non. — On ne peut nier que la saison ait été jusqu'ici très-mauvaise, très-désavantageuse aux travaux que nécessite la récolte du foin et des grains, qu'il a fallu multiplier les travaux ordinaires en tournant et retournant le foin fauché, le grain coupé ; mais suit-il de là que tout ce foin et tout ce grain aient été gâtés ? Non pas. Ceux qui ont fauché leur foin, dans son temps, c'est-à-dire, lorsque la fleur commence